

Le journaliste

Anne Guilbault

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guilbault, A. (2011). Le journaliste. *Brèves littéraires*, (83), 45–50.

Elle est tombée devant moi. Elle a écarté les bras. Ses cheveux volaient. Puis elle était dans l'eau. Le ressac la projetait contre un des piliers du pont. Elle avait heurté les rochers en tombant.

Ensuite, les hommes sont venus. Ceux qui étaient sur le pont sont descendus en courant. Ils se sont précipités, tous. Comme si elle avait pu être encore en vie. Elle flottait, la figure tournée vers le fond. Alors des hommes se sont approchés de l'eau. Ils l'ont ramenée avec des perches.

Ils l'ont déposée sur la grève. Ils se sont relayés sur son corps comme s'ils la violaient. Leurs mains écrasant sa poitrine, leur bouche contre la sienne, ils ont essayé de la réanimer. On aurait dit que c'était la chose la plus importante au monde pour eux. Pourtant, ils ne la connaissaient pas. Aucun des sauveteurs ne la connaissait.

Pendant qu'ils s'acharnaient sur son corps, avec violence il me semblait – mais j'imagine qu'il faut être violent pour ramener à la vie une personne qui a décidé de mourir – les autres, ceux qui n'avaient rien à faire, ont tout piétiné autour. Ils observaient la scène en silence. Ils piétinaient la grève. Ils retenaient leur souffle.

Ensuite l'ambulance est arrivée. Dès que la sirène s'est fait entendre, tout le monde a laissé échapper un soupir de soulagement. Les trois sauveteurs ont été relayés par des ambulanciers armés de tous les appareils nécessaires pour réanimer les morts. Mais on voyait bien que ça ne servait à rien de lui masser le cœur et de lui vider les poumons. Elle avait au front une large entaille qui ne saignait pas. Quelqu'un a dit : « C'est la maîtresse de Tomasz Lanski. » On était allé l'avertir. Il est arrivé sur

les lieux au même moment. Il s'est agenouillé auprès de sa maîtresse. Il s'est mis à lui caresser les cheveux et à pleurer. Il ne voulait pas la lâcher. On n'entendait que ça : les sanglots de Tomasz Lanski agenouillé auprès de la femme qu'il aimait.

Quand on regardait ailleurs, on entendait l'eau aussi, le claquement des vagues, le son des criquets dans la chaleur humide du jour. Nous étions tous englués dans cette canicule qui n'en finissait plus de s'alourdir. Le soleil s'était caché. Un orage se préparait. Les ambulanciers ont injecté un calmant à l'écrivain. Ils l'ont emmené à l'hôpital avec la noyée. Je suis resté là, sur la grève, avec d'autres personnes. Nous regardions l'eau en silence. Des hommes pointaient du doigt le pont, comme si autre chose allait encore tomber de l'enfer. J'ai pensé à ma femme, à ma petite fille. Soudain elles m'ont manqué affreusement. J'aurais voulu pouvoir les tenir contre moi, les respirer...

Alors j'ai marché jusqu'à la gare. Je voulais fuir ce lieu morbide. Je voulais retrouver la vie, ma vie, ma femme, ma fille, notre maison et son odeur de cèdre. Je voulais préparer un poulet aux herbes, faire rire ma fille en la soulevant dans les airs, embrasser ma femme sur la nuque, lire le journal pendant qu'elle aurait fait le thé... Je voulais tout le banal possible devant mes yeux pour effacer ce que je venais de voir. Le train suivant n'arriverait que trois heures plus tard, m'a-t-on appris.

J'ai téléphoné à la maison. Personne n'a répondu. Évidemment, Marion était partie travailler et la petite était chez la gardienne. Je n'ai pas laissé de message. Je suis allé m'asseoir sur un siège libre après m'être acheté une bouteille d'eau. J'ai pris mon carnet et à la suite des notes que j'avais prises chez l'écrivain, j'ai commencé à écrire. Mes mains tremblaient.

Je n'en revenais pas. Quelques minutes plus tôt, j'étais chez lui, Tomasz Lanski. Nous avons parlé pendant des heures. Il avait répondu à toutes mes questions. J'étais là pour préparer un cahier spécial sur la parution de son prochain roman et sur le prix littéraire qu'il venait de remporter. C'est pourquoi il m'avait accordé cette longue entrevue, chez lui, dans sa maison de campagne, celle qu'il habitait avec sa femme avant qu'elle ne meure dans un accident de voiture. Il m'avait même donné un texte, un inédit, pour que le journal le publie en même temps que mon article.

En partant de chez lui, j'avais décidé d'aller faire des photos pour le journal. Le pont m'attirait. Je voulais le prendre en photo, en contre-plongée. Puis j'ai vu l'attroupement, en haut. Je me suis arrêté de photographier. C'est à ce moment qu'elle a sauté. J'ai vu la compagne de Tomasz Lanski se lancer dans le vide. J'ai vu son visage impassible quelques secondes avant qu'elle n'atterrisse dans l'eau, sur les rochers.

J'ai vu ma propre vie défilier comme si c'était moi qui me dirigeais vers la mort.

Je ne comprends pas ce qui a pu se produire.

Elle est tombée juste devant moi, en écartant les bras, le visage impassible, et c'est moi qui ai senti le choc de l'eau dans mon corps comme si je m'étais écrasé contre une surface de béton. J'en ai eu le souffle coupé. Je suis tombé à genoux dans les galets. Quand je me suis relevé, des hommes se dirigeaient vers elle, armés de longues perches. Je n'aurais pas pu lui porter moi-même secours ; j'étais mort.

Tomasz Lanski l'aimait, c'est sûr, il lui dédiait tous ses textes. Elle était belle aussi. Je l'avais déjà croisée

dans des lancements et, pour tout dire, j'avais été ébloui par la blancheur de sa peau, la délicatesse de sa nuque et la lourdeur de ses cheveux noirs, toujours relevés. Tout le monde l'appelait la maîtresse de Tomasz Lanski. Même après la mort de sa femme, elle est demeurée « la maîtresse de Tomasz Lanski ». Peut-être est-ce cela qui l'a tuée ?

Au bout d'une heure, j'avais toujours dans la tête le visage impassible de la maîtresse de Tomasz Lanski plongeant vers la mort et l'impression d'avoir moi-même perdu la vie. J'avais toujours aussi soif, même après avoir vidé la bouteille d'eau. Je me suis levé. Je ne supportais plus de rester immobile. Je suis allé marcher dans le village. Je suis allé vers les gens. Je posais n'importe quelle question. Ils me regardaient avec méfiance. Je faisais semblant de prendre des notes. Tout ce que je voulais, c'est qu'on me parle, qu'on me prouve que j'étais vivant.

Le soir venu, j'ai à nouveau téléphoné à Marion. Je lui ai raconté ce qui était arrivé, ce qui m'était arrivé, l'impression que j'avais eu de tomber dans le vide. Curieusement, au lieu de me dire de rentrer par le prochain train, elle m'a dit de rester encore quelques jours si je voulais, qu'elle et Léa se débrouilleraient bien sans moi une fois de plus, qu'elle venait de préparer une salade, qu'il faisait trop chaud pour faire cuire quoi que ce soit et que Léa s'était écorché le genou en tombant parce qu'elle courait après la chatte, encore une fois. Sans que je le demande, elle m'a donné à voir les images dont j'avais besoin. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, qu'elle avait envie de moi, mais que je ne devais pas fuir ce qui m'était arrivé. Je me suis dit que je ne la méritais pas. Je n'ai jamais mérité les femmes qui m'ont aimé. Je suis ce qu'on appelle un homme chanceux.

C'est grâce à elle que je suis encore ici, trois jours après le drame. C'est grâce à elle que je cherche à comprendre l'incompréhensible. Mon patron m'a demandé de lui écrire un article détaillé sur l'affaire. Il m'en veut parce que je ne lui ai rien envoyé alors que j'ai été aux premières loges. Ce sont ses mots : « Aux premières loges ». Je lui ai raccroché au nez. Il m'a envoyé un courriel réclamant un dossier complet sur l'affaire et au plus vite. Il n'a pas fini de m'écrire.

Pour l'instant, je suis toujours dans la brume quant à ce qui s'est passé. Mais les choses progressent. Je me fais une idée des jours qui ont précédé la mort de la maîtresse de Tomasz Lanski. Ce n'est pas que l'histoire ait tant d'importance. Ce sont les mots qui me tiennent ici. Plus les gens du village me donnent de mots et d'images, plus je retrouve moi-même la parole. Mais je n'arrive pas à m'enlever de la tête que je suis tombé du pont il y a trois jours et que maintenant je dois tout réapprendre.

Ce qui est bien, c'est que la canicule a pris fin. Le vent s'est levé après l'orage de l'autre jour. Le ciel est clair, l'air est sec et les enfants sont dans les parcs. On commence à me regarder avec moins de méfiance. On s'habitue à me voir rôder dans le coin. Samedi prochain, Marion viendra me rejoindre avec Léa. Nous prendrons quelques jours de vacances, comme elle le souhaitait depuis des mois. Elle apportera les bicyclettes. Nous suivrons le fleuve et nous nous rendrons jusqu'à la pointe. Il paraît que de là-bas, on peut observer les oies. Ça n'est pas encore la saison des grands rassemblements, mais du moment qu'on est ensemble, on trouvera bien quelque chose à regarder.

Je veux seulement tenir contre moi ma femme et ma fille et regarder vers le large avec elles. Je veux me

retrouver dans les odeurs de Marion et la faire pleurer de plaisir. Je veux lui dire que je quitte le métier, que je prends une pause, que je ne veux plus courir après les contrats, que je lui ferai un autre enfant si elle le souhaite, que seulement elle et Léa ont de l'importance, que le sale égoïste que j'étais est mort et que je ne mérite pas qu'elles soient toujours à mes côtés, à m'attendre pendant que je cours le monde et à me tendre les bras lorsque j'en ai assez. Peut-être qu'ainsi s'effacera l'image du visage impassible de la maîtresse de Tomasz Lanski plongeant dans le vide.

Peut-être que, de cette façon, j'aurai le droit de réintégrer le monde des vivants. Peut-être que je pourrai enfin mettre un pied devant l'autre sans avoir envie de fuir. Peut-être que je saurai enfin comment être ici, maintenant, dans le monde, sans avoir peur du vide. Peut-être que j'apprendrai à aimer. Peut-être que je deviendrai un homme, enfin.